

Les yeux

de la ville

**Aménagements éphémères en ville de Genève 2003**

## LES YEUX DE LA VILLE

### Aménagements éphémères en ville de Genève, 2003

Christian Ferrazino, maire de Genève

Anne Canosa, architecte

## Photographies

Documentation photographique Ville de Genève

Pierre Abensur: 21-22 (détails), 24, 25, 26, 27, 28,

29, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42

Alain Grandchamp: 1 (détail), 4, 7, 8-9, 11, 12-13, 15,

16-17, 20 (détail), 23, 31, 32, 33, 34, 44

(à vérifier s.v.p.)

## Remerciements

XXX

(personnes, services publics, associations,...)

## Conception graphique

Pierre Lipschutz, promenade.ch

## Impression

m+h Genève

© 2003, Ville de Genève

## Département de l'aménagement, des constructions et de la voirie

### Service d'aménagement urbain et d'éclairage public

Rue de l'Hôtel-de-Ville 4, CH-1211 Genève 4

Tél. +41 (0)22 418 20 70 – Fax +41 (0)22 418 20 71

[www.ville-ge.ch/amenagement](http://www.ville-ge.ch/amenagement)





Rue du Beulet

Quand une ville obtient le triste record d'être la ville la plus motorisée de Suisse, on se dit que ses habitants doivent avoir de bien mauvaises habitudes de déplacements. Quant on apprend que la plus grande partie de ces déplacements motorisés, en milieu urbain, porte sur des distances inférieures à 1 kilomètre, on se dit qu'il serait peut-être temps de changer ces comportements en invitant celles et ceux qui le peuvent à se déplacer autrement.

#### LA RUE, SIMPLE LIEU DE PASSAGE ?

L'espace public est trop souvent appréhendé comme un simple lieu de passage. Y compris nos rues de quartier, espaces de transition vers nos habitations. Peu de place dévolue à l'individu davantage considéré comme un passant anonyme que comme un habitant du quartier. Mais lorsque les habitants réagissent, en réclamant un autre usage – donc un autre aménagement – de leur lieu de vie et/ou de travail, qui tienne mieux compte des différents intérêts en présence, c'est l'occasion de «vivre sa rue autrement». L'occasion, l'espace de quelques mois, de transformer le lieu en un véritable espace de vie.

#### LA RUE, ESPACE DE RENCONTRE

C'est précisément le but recherché par les opérations d'aménagements éphémères. Cette démarche, née dans le cadre de la manifestation internationale «En ville, sans ma voiture!» permet de

s'interroger sur la notion d'espace public. Doit-il être uniquement réservé aux déplacements ou doit-il être également un lieu de rencontre, de détente? Doit-on «compartimenter» les usagers du lieu: des trottoirs pour les piétons, des pistes cyclables pour les vélos, la chaussée pour les véhicules motorisés, ou doit-on, au contraire, favoriser la mixité des usages? La complexité des usages dévolus au domaine public amène le plus souvent à le compartimenter. L'espace devient ainsi réglementé pour un usage spécifique.

Or, le domaine public n'est pas que l'espace réservé à la circulation. C'est aussi un espace de communication, un espace de rencontre. Facile à dire et pas si difficile à faire! En effet, les aménagements éphémères, mis en place du 28 juin au 22 septembre 2003 (notamment à la rue des Savoises, à la rue Lissignol et à la rue du Beulet), illustrent – en l'occurrence de façon fort convaincante – l'importante transformation de l'usage d'un lieu par une simple modification de son aménagement. L'expérience de la rue des Savoises a démontré, à la plus grande satisfaction des habitants et des riverains, qu'il était possible, par une simple mesure de circulation, de réduire la charge de trafic de 3600 voitures/jour à une cinquantaine de voitures, gage non seulement d'une meilleure sécurité mais également d'un embellissement du lieu.

Et l'on s'aperçoit que les riverains d'un lieu peuvent parfaitement en reprendre possession,

sans pour autant en interdire totalement l'accès aux véhicules motorisés. Et pour s'en apercevoir, encore faut-il en faire l'expérience. C'est précisément l'objectif poursuivi par la démarche des aménagements éphémères. Permettre de tester, par une expérience grandeur nature, un aménagement différent du lieu animé par un autre état d'esprit. Le partage harmonieux de l'espace public devient possible. Et le débat n'est plus alimenté par des préjugés ou par d'hypothétiques craintes. Il est des plus concrets: on peut se faire une idée en fonction d'une expérience réelle et juger ainsi en connaissance de cause.

#### CONCERTATION

Des réponses à ces questions s'expriment tout au long du processus d'aménagement éphémère, ce qui permet un véritable débat entre voisins qui ne se connaissaient pas forcément au préalable.

Certains projets sont immédiatement «adoptés» par les riverains; d'autres peinent à se faire accepter. Et la concertation peut parfois réserver des surprises: comme ce restaurateur qui est venu dire, lors d'une séance publique de concertation, tout le mal qu'il pensait du projet d'aménagement en zone de rencontre qui était prévu pour sa rue et qui s'est ensuite montré, une fois l'aménagement réalisé, un de ses plus fervents partisans!

**CHRISTIAN FERRAZINO**  
Maire de Genève

# La mise en scène d'une autre vie quotidienne

Les aménagements éphémères intéressent de plus en plus ceux qui regardent attentivement l'évolution du vécu de nos villes. En effet, de sa propre nature et appliquée à l'urbain, la notion d'éphémère se donne à voir comme un moment à la fois exceptionnel et limité dans le temps qui contraste avec la durée et la pérennité caractéristiques de nos villes. Dans ce sens, ces manifestations sont riches d'enseignements par les points de vue «désalignés» et inédits qu'elles suggèrent sur la réalité des espaces et des phénomènes urbains. On assiste ainsi, de nos jours, à l'émergence d'une multitude d'expériences éphémères qui couvrent un spectre relativement large, des événements majeurs (genre Lake Parade, situés dans la lignée de «l'architecture de la fête» héritée à Genève depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle) aux essais de nature apparemment modeste – tels les différents aménagements de l'espace public effectués lors de l'opération *Les yeux de la ville*.

Dans le cas de ces derniers, l'aspect inédit ne provient en effet pas d'un quelconque effet spectaculaire. Bien au contraire, les nouveaux aménagements affichent leur caractère temporaire par un traitement minimaliste, à la limite du *cheap*, basé sur l'utilisation de matériaux usuels comme

le bois pour des socles et des terrasses, d'un mobilier urbain ordinaire comme des bacs, ou encore de moquettes synthétiques pour le sol. Ce qui demeure inédit est ailleurs, dans le sentiment d'un écart avec la réalité de tous les jours, avec le contexte connu de nos rues habituellement vouées aux voitures et à la circulation.

Pourtant, l'effort consenti ne repose pas uniquement sur la formulation de réponses exactes aux problèmes concrets posés – les nuisances engendrées par le trafic, l'emprise abusive des parkings, entre autres; il s'oriente aussi (et surtout) vers des hypothèses qui interrogent sur un autre devenir possible de ces lieux, testé provisoirement et en grandeur nature. Dans cette optique, l'exercice se révèle exigeant: il n'atteint son objectif que dès le moment où les dispositifs mis en place sont suffisamment évocateurs d'autres appropriations possibles, d'autres pratiques sociales dont la valeur ajoutée est reconnue. Ainsi le remplacement d'un parking par un aménagement dont le sens premier n'est pas d'emblée clair – une place de jeux et de rencontres où une sorte d'ambiance forestière côtoie une installation visuelle et un *event* artistique – rend perplexe tant la population concernée que l'observateur attentif.

Ailleurs, la rue redevient enfin cette «chambre à ciel ouvert» (pour reprendre la belle expression de Louis Kahn): un livre traîne sur une table, égaré par un lecteur distrait, une flaque d'eau de pluie devient miroir et support d'un moment de jeu, les traces au sol depuis les entrées des immeubles invitent les passants à rentrer dans d'autres lieux, peut-être plus intimes, enfin, les murs susurrent des histoires alors que d'une roulotte, placée juste là, nous proviennent les odeurs d'une cuisine inconnue, exotique. Ce qui est ici en jeu concerne une autre vision de la vie quotidienne dans la ville, une vision poétique où les gestes privés et publics tendent à s'entrelacer, à se resserrer dans une même portion d'espace.

Le sens des *yeux de la ville* dépasse l'événement limité dans le temps. Ce sont avant tout des lieux d'observation privilégiés pour mieux comprendre, d'une façon générale, le fonctionnement de la ville et des espaces urbains – ceci dans la durée...

**BRUNO MARCHAND**  
Professeur à l'Ecole polytechnique fédérale  
de Lausanne



Rue des Savoises



Les portes sont des franchissements, des seuils, des passages. Les fenêtres, ouvertures vers l'autre, nous font passer de l'espace le plus reculé de l'intimité jusqu'au lieu de la collectivité. La rue piétonne, prolongement des habitations, devient le séjour du quartier où les habitants peuvent se voir, se rencontrer et se reconnaître dans leurs différences. Un endroit où l'identité urbaine se construit. Plus on pénètre dans la ville, plus on entre dans son intimité. Les voies de dessertes sont les «portes» d'accès aux quartiers. Ce mode de distribution est inscrit dans les murs de la ville, jusqu'aux murs de nos chambres.

Genève est, depuis la première arrivée massive des réfugiés protestants, une mosaïque de cultures; ce qui sous-tend des pratiques différentes d'occupation de l'espace, qui enrichissent notre perception. Ces différentes populations sont trop souvent absentes des réflexions et discours des urbanistes, artistes et intellectuels, alors que le territoire de la ville d'aujourd'hui, est lui-même composé par une mosaïque d'agglomérations urbaines, qui s'étendent sur le territoire du canton et débordent largement au-delà des frontières.

Sept lieux ont été détournés cette année. Les interventions en milieu urbain, doivent occuper le territoire de la rue, modifier ses contours avec peu de moyens, changer l'usage du lieu en l'espace d'une saison, et questionner le passant. Ces aménagements sont réalisés pour accompagner le quotidien des habitants mais aussi pour accueillir des projections de films et des animations.

Ces installations, bien qu'éphémères, révèlent le changement des mentalités qui s'est opéré ces dernières années; les habitants ont de plus en plus envie et besoin de sortir de l'espace clos des maisons pour investir la rue et aller à la rencontre de l'autre.

(...)

*Toi qui voulais une maison*

*Tu t'en délivres*

*Car la maison que je te donne*

*N'a sa façade ouverte qu'en exemple à tous*

*Notre maison n'est bonne que pour en sortir (...)*

Paul Eluard, *Ailleurs ici partout*

Ces aménagements bouleversent l'espace habituel, et permettent aux esprits de s'ouvrir, les yeux se mettent à voir leur environnement qu'ils ne voyaient plus. La voiture se tient en second plan, la rue métamorphosée devient naturellement «le séjour» du quartier, la population se l'approprie, jeux, pique-niques, grillades s'improvisent. Un air de vacances se dégage de ces lieux éphémères...

L'œil invisible de la rue, est le garde-fou le plus efficace au monde. En effet, la rue vivante s'autorégule et est garante du sentiment de sécurité, de tranquillité où la culture urbaine peut se lier et s'assimiler. L'espace de rencontre qu'est la rue, est l'un des facteurs réel de la démocratie et de l'intégration pour tout un chacun. Changer la ville c'est changer la vie. L'aire publique utilisée avec intensité relie les êtres à leur environnement, tandis qu'un lieu hermétique, désert, à l'abandon,

déresponsabilise les habitants, énerve et génère toutes sortes d'incivilités. Aucun des aménagements n'a subi de vandalisme durant les trois mois. Peut être est-ce dû à leur enracinement dans la réalité sociale et/ou la manière humble de se tenir en retrait, à la disposition de la vie urbaine.

## Les yeux de la ville, pourquoi ce titre?

Les rues piétonnes sont ouvertures, passages entre le sol et le ciel. En milieu urbain, ce sont elles qui nous relient aux éléments et nous permettent de lever les yeux, voir le soleil, les oiseaux voler, les nuages passer. La rue regarde la ville et la ville se lit en elle.

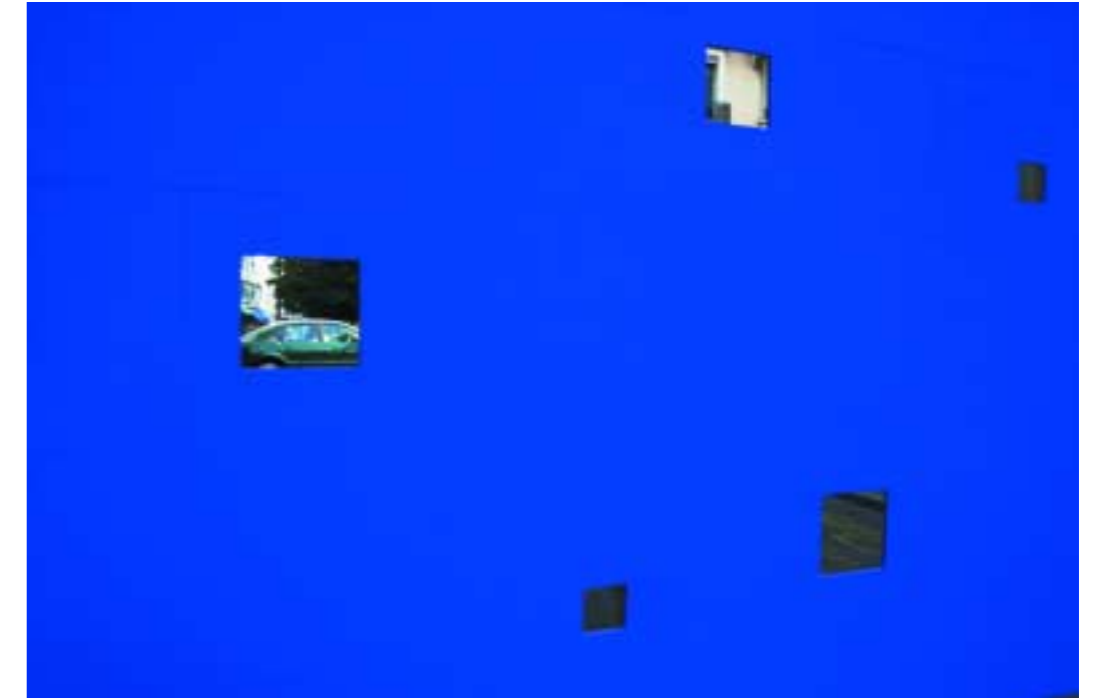
Alors la rue n'est plus une simple voie où l'on circule, elle existe pour ce qu'elle est: un lieu de mouvement, d'arrêt, d'accélération, d'observation, d'échange, de rencontre, de repos, de discussion, de possibilité, de liberté. Le pied foule le sol, le touche, le sent, sous l'impulsion du pas, le battement de la rue remonte dans notre corps, nous nous harmonisons au rythme et nous voilà reliés à l'espace, devenu si vaste que notre regard s'échappe et nous entraîne à l'horizon. Les rues deviennent à nouveau les yeux de la ville, un lieu où l'on se voit, se découvre; un grand champ d'expérimentation.

(...)

*Notre fenêtre s'écarquille*

*Jusqu'à refléter l'avenir*

(...)



Outre les interventions architecturales et artistiques, des animations musicales, théâtrales et dansées se sont déroulées au cours des trois mois. Des films et des documentaires ont été visionnés à même la rue! Regarder un film dans la rue agrandit le champ de vision, génère des collusions imprévisibles et transforme inévitablement le spectateur en acteur. Le thème des projections était constitué de regards sur l'environnement urbain. De nombreuses associations représentantes des communautés d'ici et d'ailleurs, ont participé et organisé des fêtes afin de se retrouver dans la rue d'abord, mais aussi pour se faire re-connaître et partager leur culture, musicale, culinaire, vestimentaire...



## Passage, place et parc Saint-François, rue Prévost-Martin

*Le murmure des murs...*

Anne Canosa, architecte urbaine

Michel Zurcher, son

La ville s'est construite et se construit, par couches successives, de murs, de rues, de populations. Le mur est l'un de nos plus vieux symboles de sédentaires, il est trace, persistance, repère, lien entre le passé et le présent... une histoire... Il semblerait que depuis que l'homme s'est fait homme, le mur est un miroir, un support d'expression: des peintures préhistoriques aux graffitis, des affiches sauvages aux panneaux officiels, des slogans aux poèmes...

Etant donné le grand potentiel créatif qui jaillit de l'épaisseur matérielle et historique des murs, le projet prend appui sur eux, tout comme la ville. J'ai voulu faire parler les murs, retranscrire leurs murmures par le son, l'écriture et l'image picturale. Le concept du projet consiste en la mise en relation d'espaces de différentes natures grâce à un parcours. Cette promenade urbaine offre un nouveau regard sur ces lieux désordonnés et apparemment à l'abandon. Aussi ai-je tenté, de mettre en lumière la poésie qui se dégage de ce morceau de ville, où se côtoient des espaces à la Jacques Tati, des habitations en déclin, une église et un petit parc.

Le lien entre les murs et les espaces investis se découvre par la couleur bleu cosmique, par les écrits peints et audibles, ainsi qu'à travers la variation des proportions d'un carré, qui est tour à tour regard, ouverture, haut-parleur, oreilles. Tous ces éléments s'appréhendent par le mouvement et les sens, incitant ainsi le passant à percevoir autrement un mur.

Le long du passage Saint-François, un vieux mur vicinal rappelle aux passants qu'il fut construit de pierres, extraites des montagnes, et assemblés par des mains, il y a plus de deux siècles. Un poème, sourd du mur\* et est tracé sur le bitume avec de la peinture phosphorescente. Les mots guident les pas. Chaque mur renvoie aux alentours. Les textes, les voix, les images stimulent le passant, le mettent en éveil. Le corps en alerte peut alors saisir un fragment d'histoire de ville.

**\*Pierres... ...écho de montagne,  
Mur... ...écho de main,  
écho... ...de temps.**

Ce poème nous amène sur la place Saint-François. Une paroi en bois peint de bleu et un écran ferment la place pour en modifier sa perception et ménager un espace de transition, un seuil, une protection entre l'une des voies de circulation les plus fréquentées de Genève et le lieu tranquille, piétonnier qu'est la place.

Un tissu poreux bleu est accroché en hauteur entre les façades du boulevard du Pont-d'Arve; il permet la projection de films ou de diapositives pour les habitants.

Plus loin, à l'arrière plan, une paroi percée d'ouvertures carrées, regards sur différents points de vue urbains. Des portes de différentes grandeurs invitent petits et grands à franchir le mur. L'arrière de la paroi bleue, traitée comme un décor de théâtre, suscite la curiosité, engageant ainsi le passant pressé à se détourner peut-être de son chemin, «histoire de voir ce qui se cache derrière». Ces deux murs éphémères créent un espace, estival et festif. La place Saint-François devient la scène de maintes activités; taichi, soupers, animations scolaires, paroissiales, repas, jeux, projections de films, performances, contes... La nuit, une paisible lumière rosée baigne la place.

Comme développé plus haut, la rue habitée est l'un des facteurs majeurs de dialogue. L'intervention en milieu urbain ne peut pas se contenter d'être formelle et plastique, elle doit également tenir un rôle dans le tissu social dans lequel elle s'inscrit. La place Saint-François se trouve à la croisée d'un réseau de cheminements cyclistes et piétons, entraînant des collusions dynamiques où se mêlent les habitants du quartier et d'ailleurs.

Il est essentiel que l'aménagement invite à s'arrêter, à se rencontrer. Pour ces raisons, j'ai souhaité travailler avec l'association Camarada qui œuvre avec des femmes migrantes. Ensemble, nous avons aménagé une cuisine dans une roulotte, récupéré ici et là tables, chaises, cuisinière. Une demeure sous les étoiles a été créée. Durant l'été, musiques et odeurs orientales ont parfumé la place attirant toutes sortes de gens.

Des jardinets plantés de graminées ondulent avec les vents, leur nom vernaculaire est peint en bleu sur la



surface des cylindres en béton, collecteurs d'eau pluviale détournés en vases. Ils ont servi de support à une animation avec l'école Hugo-de-Senger. Des écoliers de cinq ans ont peint des fresques; le thème était «ce qui est en dessous, la végétation et le petit peuple ailé qui l'habite. Le choix des plantes n'est jamais innocent; aux spectaculaires j'ai préféré celles que l'on nomme les simples, les nomades, les compagnes ou encore plus tardivement les mauvaises herbes. Les enfants deviennent les usagers actifs de leur espace urbain. Ils se confrontent et participent à la création de leur ville – en constante mutation.





Place Saint-François

Le long de l'église Saint-François et du parc, s'érige un pan de mur, mémoire d'une maison qui abritait des habitants, encore il y a peu. Un poème\* évoquant l'histoire de ce mur devait également être peint sur le sol pour accompagner les pas jusqu'aux installations suivantes; mais l'autorisation n'a pas pu être obtenue.

**\*Longtemps habité par le bruissement des chambres  
aujourd'hui, je borde un jardin,  
ouvert aux regards de tous.**

Dans le parc, existe un mur de pierres, marqué par le temps, l'humidité. De grandes coulures de mousse s'y sont logées, des graffitis, des clous rouillés. Quatre arbres à équidistance, ont poussé spontanément à fleur du mur. Ils se tiennent verticaux, silencieux, et confèrent une image très graphique. Une installation sonore anime ce mur aveugle, elle est matérialisée par huit carrés parleurs bleus – oreilles du vieux mur qui a tant entendu. De l'autre côté, les pierres reçoivent la voix des habitants.

(...)  
«J'ai écouté le vent, la voix des hommes, des insectes, des oiseaux, et même des mousses.  
On m'a raconté des millions d'histoires, on m'en raconte encore et dans toutes les langues, je pourrais te les conter jusqu'à la fin des temps. (...).»

Extrait des chuchotements du conte écrit et diffusés

Ces mystérieux murmures appellent les passants, les enfants pour leur narrer des fragments du conte, des paroles, des sons du quotidien, naturels, artificiels... Ces chuchotements provoquent surprise et étonnement. Le corps en arrêt, l'œil observe et l'oreille cherche à déterminer d'où proviennent ces voix étranges.

Les boîtiers dans lesquels se trouvent les hauts parleurs, ont été construits en carton et recouverts d'une texture granuleuse bleue. Ils sont placés comme une portée musicale et occupent la totalité du mur dans son horizontalité. Une couche éphémère en carton nous rappelle l'immanence de l'installation face à la masse, au poids et l'âge du mur. Les carrés disposés aléatoirement suivent néanmoins une structure, une harmonie; ne pas s'aligner les uns aux autres, ne pas former de diagonale (idem pour le percement des ouvertures de la paroi Saint-François) afin que l'espace alentour soit mis en résonance et ainsi révélé. Tension entre le relief bleu des carrés parleurs, le mur gris, la mousse humide, la lumière verte, les sons réels et enregistrés...

(...)  
*Et moi le mur, je peux recevoir toutes sortes de sons, en moi bat le rythme de la vie, de la terre, dans laquelle je suis ancré. En moi, encore résonnent les pulsations de la rue, le chant des habitations. Les oiseaux, les insectes gazouillent, bourdonnent à mes oreilles, et impassible j'écoute.*

*Les êtres se mettent également à me parler, parfois c'est la voix claire d'un enfant, d'autres fois se sont des confessions intimes, d'autres encore des injures, des crachats, des chagrins, des rires, enfin bref, j'existe. Je deviens*

*l'empreinte, le sceau des sédentaires, et pour cela les peuples nomades me haïssent et cherchent à me détruire car je leur fais de l'ombre.*

*On raconte que Gengis Khan «empereur des nomades» se déplaçait avec son peuple, ils étaient 500 000. Lors de leurs déambulations, si par malheur une ville se trouvait sur leur chemin, ils la saccageaient, détruisaient les cultures, les jardins, les canaux d'irrigation et brûlaient les maisons. Un jour un prince sédentaire demande à Gengis Khan: «pourquoi, ne te contentes-tu pas de voler nos richesses?» Gengis Khan lui répond: «lorsque tu bâtis tes murs, tu fais de l'ombre sur la terre, tu crées des obstacles, tu arraches à la steppe des territoires qui ne t'appartiennent pas, moi je les rends à la steppe. Mon peuple a besoin d'espace libre pour pouvoir se déplacer. Nous sommes comme le vent, nous laissons des traces beaucoup plus subtiles que tes murs qui enferment, emprisonnent, séparent, étouffent. Séparent les nations, séparent les tribus, les familles, et vous séparent de votre Dieu.» (...)*

Extrait du conte écrit et diffusé dans l'installation

La rue Prévost-Martin, fermée à la circulation, devient le prolongement du parc. Elle est bordée par un très long mur de soutènement en béton. Ce projet raconte l'histoire de ce mur contemporain. A nouveau, j'ai ajouté une couche – de peinture bleu cosmique – qui laisse néanmoins des fenêtres sur ce qui était là avant; graffitis, couleurs, écritures, fissures, affiches sauvages, slogans. Afin que le mur et les tableaux respirent, des vides ont été ménagés pour laisser la place à d'autres expressions

futures, inévitables. Le mur lui-même devient un vaste tableau longitudinal visible depuis la rue de Carouge. Sa mise en valeur lui confère un aspect plastique et augmente la perspective de la rue et du parc. Un poème est écrit\* et court le long de ce mur horizontal, la verticalité s'exprime par les haricots grimpants, disposés çà et là dans l'espace. Ils se sont déployés au cours de l'été modifiant et étoffant l'espace de la rue. Ils étaient déplacés régulièrement par les passants.

Un banc en pisé est placé face au mur ensoleillé, il est devenu le lieu de rencontre d'un groupe d'adolescents qui apprécient sa proximité au parc sans en faire partie.

Lorsque la rue a été fermée à la circulation, les piétons ont continué à marcher sur le trottoir, puis petit à petit l'espace entier a été investi, lorsque la rue a été réouverte aux voitures, les promeneurs ont continué à marcher au milieu de la chaussée... Belle image éphémère.

**bruit de moteurs.....un lointain souvenir  
paupières ensoleillées  
rumeur de ville... ...écoute l'oreille du cœur**

**Soudain, une voix rocailleuse,  
le mur murmure son histoire  
la suite... ...aux alentours.**

**ANNE CANOSA**



## Site Artamis

### *Les jardins de la paix*

Juan Carlos Gomez Mondino, plasticien

L'artiste a planté des jardins dans des bacs récupérés mais également dans une carcasse de voiture qui a été progressivement envahie par la végétation... Cette installation se nomme *Les jardins de la paix*, nous rappelant également que la guerre entre les voitures et les piétons n'existe pas.



## Rue de la Rôtisserie

### *Le talon du Perron*

Angélique Horsten et Claudine Romer, architectes  
Ulrich Fischer, cinéaste

Ce lieu majestueux est depuis trop longtemps dévolu à la voiture. De plus, cette aire a été vidée de ses habitants qui insufflaient une vie de quartier. Aujourd'hui, les anciennes habitations ont été remplacées par des surfaces commerciales et des bureaux. Ainsi l'aménagement a souffert de l'histoire du lieu et a très vite été envahi par les voitures, malgré l'interdiction de stationnement. Les architectes ont placé dans l'espace deux cercles formés par des troncs. Des rondins de bois peints permettent de s'asseoir lors des projections de films. Le cinéaste a installé deux carcasses de voitures, qui permettent aux passants de se projeter sur l'espace environnant (la nuit) et d'aller pianoter d'un coup de volant tout à fait inoffensif sur les constructions urbaines avoisinantes (le jour). Une personne tient le volant et conduit une «voiture phare» planant à 3 mètres du sol, tandis qu'une autre personne, installée dans une demi-voiture parquée au sol peut se voir incrustée sur ce que filme le conducteur de la «voiture phare»...



## Passage, place et parc Saint-François, rue Prévost-Martin

### *Le murmure des murs...*

Anne Canosa, architecte urbaine  
Michel Zurcher, son

Des murs anciens et contemporains parlent à qui sait les écouter. Leur murmure est retranscrit par le son, l'écriture et l'image. Les murs racontent les histoires qui les ont pétris, émettent de mystérieux chuchotements ou se parent de bleu cosmique. Entre les murs apparaissent des vases plantées de graminées et de haricots grimpants. Une roulotte située sur la place Saint-François permettait de savourer la Cuisine des Mondes à midi et le soir (Association Camarada).



## Rue du Beulet

### *Sans titre*

Alain Vaucher, architecte  
Thierry Treppey, plasticien

Conçu comme douze pontons gagnés sur le fleuve de la circulation, l'aménagement reprend la surface et la géométrie des places de parking qu'il remplace. Cette disposition offre une dilatation à l'espace couloir du trottoir et propose au «piéton» de ralentir et d'entrer dans un espace de promenade. Le promeneur y trouve un autre rythme et découvre de nouveaux points de vues sur sa rue. Il monte, descend, tourne, contourne, s'appuie, s'assied, se couche, immergé dans un environnement nouveau, une pause dans le fonctionnalisme fragmenté de l'urbain. La présence du bois, de l'eau et d'une végétation atypique participent à sa «sortie» de l'urbain. Le montage progressif de cet aménagement a permis aux habitants de se l'approprier graduellement tout au long des travaux. A peine une nouvelle tranche était-elle édiflée que déjà les gens la testaient, la pratiquaient, attirés par le matériau et l'échelle du lieu. Les habitants et une troupe de théâtre se sont chargés de démonter le bois et la structure qu'ils souhaitaient récupérer.



## Rue Lissignol

*Les jardins populaires à Théo*  
Réalisés par les habitants

Le quartier de St-Gervais est entouré par des voies principales et des parkings souterrains. Il existe très peu d'espaces pour les piétons et les habitants. Ce projet a été réalisé par les habitants et certains commerçants avec la collaboration de professionnels du bâtiment. Des jardinets ont été plantés dans des bacs en bois brut. Le long du bâtiment de l'école de commerce, un bac a été réalisé en béton ocre, grâce à son épaisseur et à sa hauteur, il est devenu un long banc très prisé. Herbes, fleurs et plantes grimpent au mur de l'école. Cette expérience s'est réalisée en un jour, les habitants ont immédiatement occupé la rue et soigné leurs plantes. La procédure de transformation de cette rue a permis aux habitants et commerçants de se connaître, de partager leur point de vue et également d'être constructeurs de leur environnement urbain. Cette rue est désormais piétonne.



## Rue du Lac

*La métamorphose se poursuit*  
Le crad' eau (centre de rencontre des adolescents des Eaux-Vives) et les écoles: Vollandes, Montchoisy, XXXI-Décembre et Eaux-Vives

La rue débouche sur la Rade. Suite à une pétition des habitants, usagers et commerçants, un tronçon de la rue a été fermé à la circulation. Les écoliers du quartier ont peint des tableaux sur le bitume, arbres et bancs ont été placés dans l'espace. Outre l'occupation quotidienne de cet espace piétonnier, de nombreuses animations spontanées et organisées ont eu lieu depuis.



## Rue des Savoises

*La rue reste ouverte pendant les vacances*  
Triporteur, architectes paysagistes

Une rue étroite débouche sur la plaine de Plainpalais. Des gabions, plantés d'annuelles, ont été aménagés des deux côtés pour donner du volume et de l'ampleur à l'installation. Des planchers ont été placés le long des trottoirs pour agrandir l'espace naturel du piéton. Aux heures de pointe, avant l'aménagement, la rue était entièrement encombrée. Plus de quatre mille voitures y passaient quotidiennement; durant le temps de l'intervention, il n'y en avait plus qu'une cinquantaine. Le sens de la circulation a été modifié, habitants, restaurateurs, commerçants ont envahi la chaussée et se la sont tellement appropriée qu'ils ont fait signer une pétition afin que cette rue ne soit pas rendue à la circulation automobile qui assujettit l'urbanisme à ses besoins croissants d'espace. Sur la base de l'expérience positive de l'aménagement éphémère, la Ville de Genève a entamé un projet d'aménagement définitif. Un soir, les habitants ont descendu leurs tapis, les ont placés au milieu de la chaussée, ajouté tables et bancs pour souper hors des murs, à la belle étoile. La magie s'est opérée. La rue s'était métamorphosée en une vaste salle à manger.



Rue du Beulet

**Les aménagements éphémères**, mais bien réels, représentent, dans ce monde organisé, de petits miracles administratifs, techniques, de contacts, de proximité. Si la Rôtisserie, à l'installation fragile, n'a pu résister à l'assaut des chalands, les Savoises ont montré le possible changement des opinions par le débat et la mise à l'épreuve des plans, au travers d'un véritable dialogue entre autorités, professionnels et usagers qui a transformé le projet. Le Beulet a présenté, également, la faible séparation existant entre le « tout piéton » des zones piétonnes et la « mixité négociée » des zones de rencontre, loin des idées toutes faites. Lissignol et Artamis ont montré que des bulles d'expression libre pouvaient exister dans la ville. La place St-François a retrouvé son rôle de centre, de rencontres dans le quartier. Ainsi, l'intervention veut favoriser l'usage des personnes, l'expérimentation d'un projet urbain plus que rechercher une nouvelle esthétique du lieu.

**PHILIPPE GFELLER**  
Chef du Service d'aménagement urbain et d'éclairage public

# Rue du Beulet



«Dans l'ensemble, l'aménagement éphémère est super, il faut recommencer l'année prochaine! Il faudrait alors le faire «en dur» et de manière définitive. L'idéal serait une fermeture de la rue à la circulation, sans en interdire l'accès, par exemple, en installant une barrière au milieu de la rue. Comme ça, les voitures pourraient pénétrer dans la rue, y stationner, mais le transit ne serait plus possible. Ce serait une bonne solution, quitte à supprimer des places de parking et à les remplacer ailleurs.

Depuis qu'il y a des bandes de ralentissement dans la rue, elle est beaucoup moins empruntée, il y a moins de voitures.

L'aménagement a été utilisé quelques fois cet été pour des pique-niques, des gens sont descendus de chez eux pour faire des grillades. Le 1<sup>er</sup> août, une fête a été organisée. Une trentaine de personnes se sont réunies dans la rue pour manger.»

**JEAN-FRANÇOIS POULIN**  
Saint-Jean







«C'est une idée géniale de fermer la rue. Avant, beaucoup de voitures passaient par ici juste pour éviter les feux. Les familles avaient peur que leurs enfants sortent seuls à cause de la circulation. La rue était vide, sans ambiance, sans cœur, sans animation.

Depuis la fermeture, on s'aperçoit que la rue est devenue animée, que les parents laissent sortir leurs enfants, qu'il y a moins de pollution et aussi moins de bruit la nuit pour dormir. Il y a plus de rencontres, de convivialité. Cela permet à tous de vivre mieux.

Pour les commerces de la rue, cela a aussi été bénéfique. La fermeture permet d'offrir des terrasses tranquilles, où l'on peut manger sans souffrir du bruit. La fréquentation a nettement augmenté par rapport aux années précédentes. Tout le monde est satisfait, les commerçants comme les gens du quartier.

Il semblait au début que le stationnement pourrait poser problème. En fait, les personnes venant de l'extérieur peuvent utiliser le parking souterrain de Plainpalais. Et pour les habitants, il y a toujours quelques places de stationnement à disposition.

Je suis très satisfait par cette expérience et j'espère qu'elle va continuer et aboutir à une fermeture définitive de la rue, complète ou partielle.»

**ANTONINO CIPOLLA**  
 Restaurateur au 8, rue des Savoises



Des glaciers du Mont-Blanc l'Arve apporte un limon  
Au teint fécond qui rend son bord riche et fécond  
Et forme avec le Rhône un triangle de terre  
Qui doit rester toujours un jardin éphémère.

Le terrain ne manquant ni de soleil ni d'eau,  
Jardinage intensif, culture maraîchère  
Vont produire longtemps le cardon, le poireau  
Qui rendront si connu ce jardin éphémère.

Les légumes poussaient; souvent les maraîchers  
Les amenaient en ville et faisaient les marchés.  
Pouvaient-ils s'en douter, leur jardin millénaire  
N'était en fait, hélas! Qu'un jardin éphémère.

Ces champs sont devenus un site industriel;  
Fructifiant l'engouement pour le gaz naturel,  
Courant vers un progrès dont elle était si fière,  
La ville a sacrifié son jardin éphémère.

Les pauvres ouvriers, on se fout de leur sort;  
Ils sont empoisonnés par trop d'effluves amères;  
Le gaz un jour explose en faisant treize morts  
Et pollue à jamais le jardin éphémère.

Un siècle d'industrie après ce grand Malheur  
Usa de ces locaux jouxtant le cimetière;  
Laissés ensuite en ruine aux clochards, aux dealers,  
Ils n'avaient plus l'aspect de jardin éphémère.

Puis les amis de l'art se sont enfin permis  
De ranimer ce lieu qu'ils nomment Artamis;  
Théâtre, expos, concerts se répondent pour faire  
Revivre la culture au jardin éphémère.

Mais l'art ne suffit pas pour nettoyer le sol  
Souillé de pollutions; après cette jachère,  
Plantons chanvre, lotus, tomate et tournesol  
Pour te voir reflourir, ô jardin éphémère!

CYRILLE WOHLSCHLAG

*Y el viento que no cesa  
El mar que no deja de golpear,  
Y la música que acompaña el viaje.*

Volver a los oficios, como una reivindicación de nuestra humanidad. Reconocer la energía ancestral que contienen las acciones de sembrar la tierra, cocinar para alimentar a los seres que amamos, calentarlos con nuestro fuego. Hacer el amor. Retomar el misterio que se encuentra dentro de nosotros. El milagro de la vida encerrado en una semilla. Hacer crecer una planta es un acto liberador. Descubrir un compañero de vida también. Abrir nuestra semilla y utilizarla como un espejo para con nosotros y para con los otros. La vida que nace irrumpe con su fuerza arrolladora y transforma las energías que ya estaban allí. Actúa como un dinamo, haciéndolas circular de un ser vivo a otro, alimentando nuestra energía esencial. Accionar nos lleva también a ello. Actos como amasar el pan o tejer un nido, tienen una energía inmemorial. Por siglos el hombre a hecho eso, por lo tanto estas acciones llevan la energía de millones de hombres que la repitieron desde los nacimientos de la historia. Volver a lo humano desde del arte y desde la fabrica, desde la fe a la política. Sembrar un jardín donde todos se encuentren. Inflamar nuestros pulmones de aire, y dejar correr el vino por nuestras gargantas. Enmudecer de emoción ante el tajo de una semilla liberando su primera raíz. Hacer el amor y no la guerra y bendecid a la «Pacha Mama»\*.

**JUAN CARLOS GOMEZ MONDINO**  
Plasticien

\*Pacha Mama del Quechua: Madre tierra.





Je marche dans les rues de ma ville. Je ne vois rien.

J'entre dans le site d'Artamis. Je ne vois rien. Mes yeux déconnectés de mes pensées glissent sur le décor habituel. Soudain une couleur. Ma pensée se remet en lien avec mes yeux. Du vert dans le gris. Des plantes dans de la tôle.

Je m'approche. Il y a une carcasse de voiture explosée: plus de vitre, plus de pare-brise. Capot et coffre ouverts, la tôle du plafond est déchirée, les pneus sont crevés: on a l'impression qu'elle s'enfonce dans le sol. Un peu comme ces épaves sur le côté de certaines pistes en Afrique. Sauf que là il y a des couleurs: la tôle est sprayée en doré, rouge et noir. Les pneus sont bleu ciel. Et surtout il y a le vert qui jaillit de partout, de tous les orifices de l'épave. Le vert de plantes de toutes sortes. Il y en a partout: la voiture vomit des salades par le coffre, des plantes de courge et de courgette par le capot. Comme dans une explosion figée dans le mouvement, les bras des fleurs de pastèques se projettent vers le ciel hors du toit arraché. Je m'approche encore un peu: la voiture est remplie de terre. Une voiture bac à fleurs. Tout simplement. Une œuvre de Juan Carlos Gomez Mondino. Maintenant mes yeux sont ouverts, je veux en voir plus. Juan Carlos Gomez Mondino m'amène dans la Halle 9. Il y a des nids géants, comme ceux des Marsupilamis. Il m'explique: ces nids immenses représentent la maison laissée vide par l'émigré loin de chez lui. Ce sont des pièces évolutives et éphémères, elles se font et se défont en fonction du vent, de la pluie et du soleil, comme la maison laissée vide ou comme les plantes de son bac à fleur. Je m'en vais, mes yeux se referment.



Je marche dans les rues de ma ville. Je ne vois rien. Mes yeux déconnectés de mes pensées glissent sur le décor habituel. Rue Prévost-Martin. Une couleur sur un mur. Connexion œil-pensée. Du bleu dans le gris. Un bleu très vif, très particulier. Un bleu qui rappelle celui du ciel sur les hauts plateaux du Népal. Un bleu créé par Anne Canosa. Ce bleu, elle l'a étendu sur un long mur qui à l'origine était couvert de graffiti, d'affiches et de tags, mais elle n'a pas tout effacé. Elle a encadré certains de ces graffiti avec son bleu, comme des fenêtres laissées ouvertes aux artistes urbains qui l'ont précédée. Elle m'explique: ce mur porte son passé sur lui, elle ne pouvait pas le lui refuser. Ce sont les yeux de la ville qui contemple son présent au travers de son passé. Entre ces cadres bruts, elle a écrit un poème immense en lettres phosphorescentes. Un poème par lequel le mur raconte son histoire, un poème qui m'invite à garder les yeux ouverts. Je me retourne. Le bleu réapparaît disposé par petite touche, comme des notes carrées sur une portée, sur un très vieux mur. Il recouvre des haut-parleurs. Ce vieux mur dit un conte. Il raconte la guerre que livre Gengis Khan, le nomade destructeur de murs, à un prince sédentaire qui lui se protègent derrière ses murs. Au récit se mêlent des sons de la nature et des sons du quotidien. Une musique se crée rappelant sans cesse le rapport ambigu que l'homme entretient avec ses murs. Ces murs qui l'enferment et le protègent.

Ces murs de ville par lesquels les yeux s'ouvrent ou se ferment.

**MARC BERMAN**  
Chroniqueur pour Espace 2, Radio suisse romande



«Un grand merci aux personnes qui ont eu l'idée de faire les aménagements éphémères. Pour moi, l'expérience a été très enrichissante. Depuis six ou sept ans, je rêve de faire connaître ma culture à travers la cuisine. L'occasion est tombée du ciel.

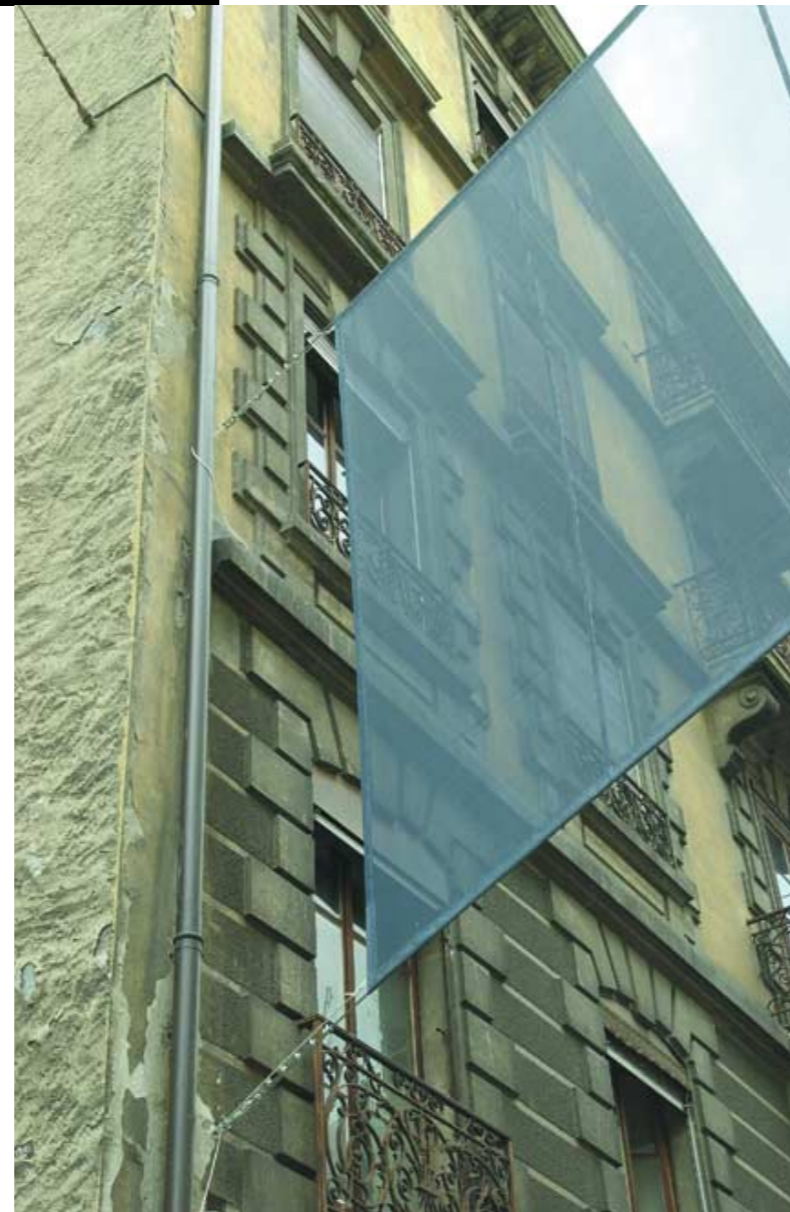
Pendant un été, nous avons changé l'ambiance de cet endroit, qui était sombre et peu fréquenté. La première semaine, la mise en place a été assez difficile. Nous avons beaucoup travaillé pour créer une atmosphère, mettre de la décoration, de l'encens, des bougies. Un mois après, c'était déjà complètement différent. Plusieurs personnes m'ont dit qu'«on se croirait au sud»! Sur la place, sous les beaux arbres, il était difficile d'imaginer que l'on n'était qu'à quelques mètres d'une rue bruyante.

A travers la roulotte, nous avons partagé la vie quotidienne des habitants du quartier et rencontré des gens de tous âges et de toutes les catégories sociales. Petit à petit, la place est devenue un lieu d'accueil et de rencontres. A midi et le soir, les gens venaient pour manger. Des gens qui habitaient le même immeuble ne se connaissaient pas et se sont rencontrés autour d'un repas. D'autres personnes fréquentaient les lieux en dehors de ces heures. Après un certain temps, on connaissait les habitudes de chacun et à chaque moment de la journée, on savait qui allait venir.

Ce qui a compté avant tout, c'est l'ambiance, c'est l'amitié qui est née. A la fin des *Yeux de la ville*, les gens ne savaient plus quoi faire et certains m'ont même téléphoné à la maison.»

**SAHAR MALIK**  
Membre de l'association Camarada

*Pendant toute la durée des aménagements éphémères, Sahar Malik s'est occupée de la restauration à la roulotte de la place Saint-François.*





«Un petit coin hors de l'espace-temps  
Coincé entre l'Eglise et le jardin squatté  
Entre les artères agitées dont on oublie  
si facilement la proximité.»

Est-ce un rêve, le temps d'un été  
qui bientôt va s'achever, laissez-nous  
donc rêver que le provisoire est  
possible et que les initiatives  
temporaires peuvent exister même  
si leur existence n'est qu'éphémère.  
Merci aux énergies mises en œuvre  
dans ce projet!»

«La "caravane indienne" a été  
ma plus belle découverte de l'été...  
un lieu sympathique où l'on se  
sent bien, où l'on peut manger,  
boire quelque chose ou simplement  
s'asseoir pour se reposer... sans  
pour autant avoir à demander  
un verre d'eau et la feuille d'avis  
officielle! Une ambiance qui offre  
un doux dépaysement et où la  
cuisine est toujours délectable.»

«Cette initiative est vraiment très agréable,  
c'est un prolongement des vacances...  
C'est aussi une découverte d'un coin différent  
et convivial dans sa propre ville.»



«Grâce à des endroits comme  
celui-ci, le quartier commence  
à avoir de plus en plus de cachet.  
Comme il est agréable de sentir  
des odeurs de voyages, des sourires  
avenants dans un lieu chaleureux.  
Initiative à poursuivre pour les gens  
du quartier et leurs visiteurs.»

**Extraits du Livre d'or  
de Sahar Malik**

# Rue Lissignol

Remplacer un parking par un jardin sauvage qui au fil des ans hébergera fleurs, orties, roses, chats, abeilles, vers de terre... En 1998, une place de parc occupée illégalement pendant la fête à Théo (Théodore Lissignol) a donc donné vie à un petit espace de verdure qui suit son cours au fil des saisons.

Été 2003, dans le cadre des *Yeux de la ville*, d'autres jardins voient le jour dans la rue libérée des voitures. L'animation amenée par ces multiples plants de fleurs, de légumes, est surtout liée aux enfants et habitants de la rue qui s'en occupent.

A l'image d'un autre siècle, les petits sont devenus rois de leur nouveau territoire, et se disputent les trottinettes et tricycles qui ont remplacé les motos et voitures. On s'extasie des jeunes pousses, on montre les fleurs à ne pas cueillir pour faire un bouquet, on découvre des champignons et des fraises... Des ados se croisent: ah, tu habites là aussi, on se retrouve demain dans la rue? Des anciens peuvent se reposer un moment sur le muret de pierre. «La» rue, notre rue, l'envie à chacun d'y mettre du sien, d'y trouver une place, d'y laisser un peu de soi-même. On s'y rapproche, on s'y engueule, on s'y rencontre enfin!

L'arrosage du soir tourne à la fête aquatique, les murs de soutien des jardins permettent rencontres, discussions et un petit air méditerranéen se développe soudain en ces fins de journées caniculaires lorsqu'une odeur de terre humide embaume la rue. Un jour, un festival d'art culinaire péruvien occupe la rue, d'autres soirs, dans la cour, des projections réunissent plus de 250 personnes autour de Bergman, Rohmer ou encore Pasolini. L'aménagement futur de la cour stimule les enfants: on y mettra une mare! Un mur de grimpe! Une maison de bois! Et les adultes: un terrain de pétanque, des bancs pour les personnes âgées... Chaque cm<sup>2</sup> arraché au trafic qui empêchait tout déplacement prête au rêve, au fantasme, à l'imagination.

Lissignol été 2003, côté cour un espace à aménager, à habiter, côté jardin des promesses de lendemain qui pourraient commencer à résonner...

**MARIE WATZAWICK**  
Habitante de la rue Lissignol



La rue est devenue agréable. Il y a beaucoup moins de bruit et de pollution, on respire mieux. Avant, de nombreuses voitures tournaient pour chercher une place de parking, roulant à vive allure. La nuit, ce n'était jamais calme, entre le bruit des moteurs et celui des personnes venant récupérer leur voiture stationnée dans la rue.

Les contacts sont devenus plus faciles. On voit plus facilement ses voisins. Comme il y a moins de voitures, il arrive qu'on fasse l'apéritif dans la rue, en sortant une table sur deux tréteaux. Pour les enfants, c'est aussi beaucoup plus agréable. Ils peuvent jouer dans la rue. Ils apprécient beaucoup. Un enfant a même annoncé qu'il ne voulait plus déménager depuis que la rue est piétonne.

Cette rue est habitée par des personnes âgées de 1 mois à 96 ans. Il n'y a pas besoin de se déplacer en voiture quand on habite ici. Il y a tout ce qu'il faut dans le quartier, les magasins, les transports publics, on peut se déplacer à pied.

La fermeture de la rue ne pose pas spécialement de problèmes. Pour l'instant, il y a une barrière provisoire. Les commerçants surveillent les accès, réservés aux riverains depuis des années, mais cela n'a jamais été respecté. Lorsqu'il y aura la borne, les commerçants n'auront plus à faire respecter le passage. Il risque pourtant d'y avoir quelques petits problèmes, par exemple lorsqu'un habitant voudra décharger quelque chose devant chez lui. Il faudra qu'il trouve quelqu'un, commerçant ou concierge, qui possède un badge et qui fasse descendre la borne. En principe, il suffit d'avertir à l'avance pour être sûr de trouver quelqu'un... Heureusement, dans cette rue, les gens parlent encore entre eux et cela résout bien des problèmes...

**ANNETTE ANDERFUHREN**  
Concierge au 12, rue Lissignol

**ALAIN JACCARD**  
Menuisier au 7, rue Lissignol

## UN REGARD LATINO-AMÉRICAIN SUR LA VILLE ET POUR SES HABITANTS...

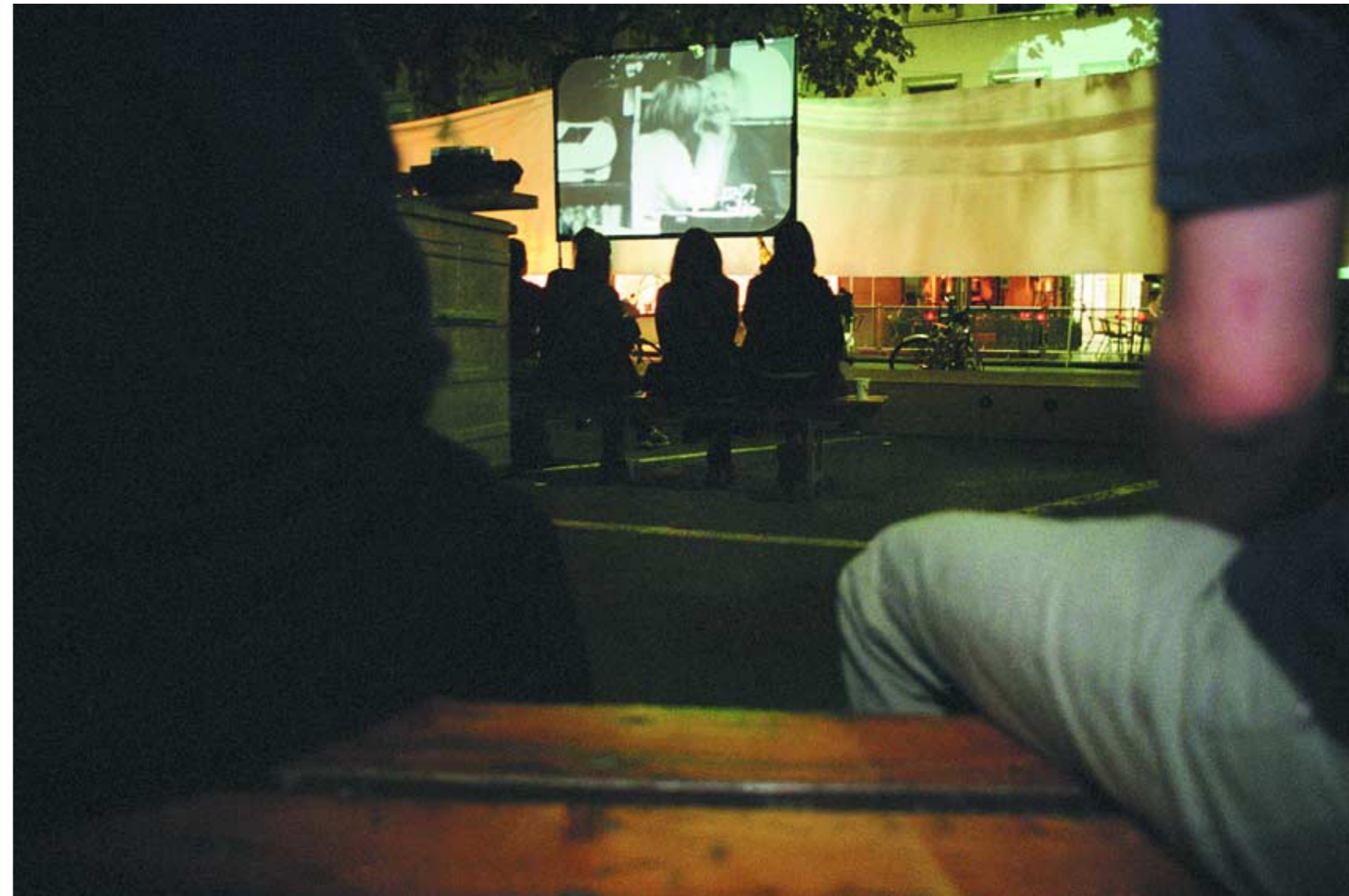
*Les yeux de la ville...* une magnifique initiative d'ouverture, de créativité et de dialogue que Genève a pu vivre avec ses citoyens. Dans ce cadre, nous (la communauté latino-américaine de Genève, et en particulier péruvienne – grâce au groupe Société civile péruvienne et à la librairie Albatros) avons pu proposer notre regard et le partager avec les autres citoyens genevois car il y habite, mais venant d'ici et de partout. Ainsi, le 5 juillet nous avons invité les gens à passer un moment différent avec nous: à travers un festival culinaire péruvien (pays très connu pour son excellente cuisine variée), accompagné de musique traditionnelle, d'enfants, de jeunes et moins jeunes, de couleurs et d'odeurs. En rentrant dans la rue Lissignol, on tombait tout à coup sur un monde joyeux, festif et accueillant... On aurait pu se croire dans un quartier populaire de l'Amérique latine! Pouvoir utiliser l'espace d'une rue piétonne de cette ville où nous vivons nous a permis de faire vivre notre projet de diffusion de la culture latino-américaine, d'information et d'intégration. Cette activité a permis, à part l'expérience d'un moment de partage, de ramasser des fonds pour financer un envoi à tous les membres de la communauté péruvienne afin de l'informer sur ses droits en tant que communauté migrante et de lui donner une liste d'adresses et contacts d'ONG, associations et institutions genevoises, ou suisses, susceptibles de l'informer ou de la soutenir. Cette dynamique, qui progresse et atteint différents objectifs, est un exemple des possibilités que la société civile a d'agir et d'améliorer les conditions de vie des citoyens. Cette initiative de la Ville nous a permis de créer un espace où tous les Péruviens se réunissaient pour la première fois; cette union nous a donné l'assurance de nous présenter à la ville et d'offrir le meilleur de nous-mêmes: de l'aide à nos compatriotes, de la musique et de l'art culinaire pour nos amis de



Genève. Aujourd'hui, la communauté péruvienne continue d'agir et de se réunir, solidairement et civilement. Par ailleurs, un groupe de passionnés d'Amérique latine a réussi à monter un très beau projet qui va dans le même sens, et touche toute personne intéressée par ce continent: nous proposons un espace latino-américain, le centre culturel *Tierra incognita* dans lequel vous pouvez trouver des livres, des disques, des voyages, des boissons du commerce équitable, ainsi que des informations, des cours et des activités culturelles. Dans notre espace, différents regards s'y croisent, s'y retrouvent, s'y découvrent. Il s'agit bien

d'une prolongation des *Yeux de la ville*, à l'intérieur d'un espace accueillant ouvert à tous et à toutes. Cette «terre inconnue» qu'était (est?) l'Amérique latine est un exemple de multiculturalisme, de métissages et de richesse culturelle. Et, pour différentes raisons, certains citoyens de cette terre américaine ont atterri ici, à Genève... Merci à la Ville, et à tous ceux qui croient en un monde tolérant, généreux, multiple et diversifié!

**Groupe SOCIÉTÉ CIVILE PÉRUVIENNE À GENÈVE,**  
Y.T., R.D.P.



# Voir la ville autrement

*Les yeux de la ville* nous ont invités à voir la ville autrement; autrement qu'à travers ces lunettes rétros que sont les phares des voitures. C'est un regard qui, en l'extrapolant, rappelle encore aujourd'hui celui de la science-fiction – cette vision d'un passant de la ville de l'an 2050, lorsque les ressources de pétrole et autres énergies fossiles auront été épuisées. Un futur dans lequel la ville aura définitivement appris à bouger autrement.

Bien ancrées dans le présent, les installations étaient présentées accompagnées de l'adjectif éphémère. Cela aussi, il me semble, pour ne pas trop infliger la peur de cet avenir sans issue aux automobilistes qui passent à côté de ces interventions dans leurs cages de Faraday, pris dans le travelling mythique du XX<sup>e</sup> siècle et conservant le regard distant que permettent les vitres du véhicule, comme dans la chanson *The passenger* de Iggy Pop. Cet état de la perception moderne que nous avons tous appris à aimer et dans lequel la ville se déroule devant nos yeux, comme le ferait un décor de film avec des acteurs inconnus, alors que nous-mêmes jouons le rôle de spectateurs anonymes, détachés et désengagés, sauf en ce qui concerne les règles de conduite que l'on se doit de respecter.

La fin de cette ère, la décadence jouissive de cette perception sont annoncées depuis un certain temps par des films de fiction dans lesquels toutes les règles de la civilisation motorisée sont transgressées et où la voiture devient effectivement ce qu'elle peut être: une machine infernale et fatale, une arme et une armure. Un genre qui, d'ailleurs, est né avec la première crise de pétrole dans les années 70.

Avec leur aspect un peu «en chantier», les rues transformées par *Les yeux de la ville* démontrent que le champ reste encore à creuser, qu'il y a là une matière qui va encore donner à réfléchir un moment. Mais aussi temporaires ou éphémères soient-elles, ces installations préparent un



nouveau terrain urbain. Et en attendant un progrès – celui-ci s'accompagnant toujours d'une autre perception – elles montrent que d'autres points de vue existent déjà bel et bien. Ainsi celui de cet ancien ingénieur de Formule 1 ayant développé une voiture qui – joli paradoxe – carbure à l'air comprimé. Une invention qui face aux intérêts économiques liés aux ressources exploitables, a encore de la peine à percer. Il se trouve que l'air appartient à tout le monde et qu'il ne coûte rien. Et c'est un peu de cet air libre que les installations des architectes et des artistes nous font respirer et cela en pleine ville.

**THOMAS SCHUNKE**  
Vidéaste

## PROJECTIONS GRATUITES DE FILMS EN PLEIN AIR autour du thème du regard sur la ville.

Une ville n'est pas seulement un lieu que nous habitons. Elle nous habite. Elle conditionne nos comportements. Aucune transformation sociale ne peut s'imaginer sans une transformation de notre environnement. Comment regarder la ville autrement, la redécouvrir, imaginer des nouveaux rapports à l'espace urbain, en somme, éveiller la curiosité et stimuler une «réappropriation» des lieux quotidiens par les habitants du quartier, les passants. Dans le cadre des aménagements éphémères *Les Yeux de la ville*, un cycle de projections de cinéma en plein air propose des rendez-vous nomades sur trois des différents sites transformés. Rendez-vous ponctuels autour de films qui permettent aussi de faire travailler l'imaginaire des spectateurs. Le fait de passer d'un film documentaire au regard singulier à une comédie satirique met en jeu dialogues et propositions qui sous-tendent le projet *Les Yeux de la ville*.

**Samedi 28 juin 2003, Rôtisserie/Alhambra**  
*La Stratégie de l'escargot*, fiction de Sergio Cabrera (35 mm, Colombie, 1993, 114').

**Vendredi 4 juillet, place St-François**  
*Es geht auch schneller*, film d'animation de Ulrich Fischer (16mm, Suisse 1996, 12')  
*La ville invisible*, documentaire de Philippe de Pierpont (video Beta SP, Belgique 2001, 56')  
*Vous êtes ici*, documentaire de Dominique Comtat (Vidéo DV, France 2002, 20')

**Vendredi 11 juillet, rue des Savoises**  
*HUSH!*, documentaire de Victor Kossakovski (video Beta SP, Russie 2002, 80')

**Vendredi 18 juillet, place St-François**  
*4 murs*, documentaire de Johan Van der Keuken (16 mm, Hollande 1965, 21')  
*Chronique d'une banlieue ordinaire*,

documentaire de Dominique Cabrera (16 mm, France 1992, 56')

**Vendredi 25 juillet, Rôtisserie/Alhambra**  
*Une pure coïncidence*, fiction de Romain Goupil (35 mm, France 2002, 90')

**Vendredi 1<sup>er</sup> août, Rôtisserie/Alhambra**  
*Trafic*, comédie de Jacques Tati (35 mm, France 1971, 92')

**Vendredi 8 août, rue des Savoises**  
*Garden city*, documentaire de Christian Canosa (16 mm, Suisse/New York 1999, 26')  
*Not for sale*, documentaire de Yael Bitton (video Beta SP, Suisse/USA 2002, 65')  
En présence des réalisateurs

**Vendredi 15 août, place St-François**  
*Themroc*, fiction de Claude Faraldo (35 mm, France 1972, 105')

**Vendredi 22 août, Rôtisserie/Alhambra, 22h**  
Somatic Performance. *Somatic System «talking to the elements»* (projet soutenu par le Département des affaires culturelles de la Ville de Genève). Projet réalisé en duo avec Boris Edelstein pour l'image en mouvement et Jerome Doudet pour le travail sonore. «...Éléments visuels et sonores sont assemblés dans une composition tridimensionnelle formée de projections sur toile semi transparente comme une sorte de sculpture enveloppée de mouvements et de sons...» L'installation/performance se réalise sur un volume cubique d'une taille de cinq mètres sur cinq, construit en tubulaires métalliques. Trois de ses faces sont enrobées par une surface semi-transparente, l'objet est illuminé par plusieurs projections vidéo. Leur contenu basé sur des visions urbaines ainsi que le son est manipulé en direct depuis l'intérieur de ce même cube. Les manipulateurs, par transparence, étaient parfois visibles de l'extérieur comme figés dans l'image.

**Vendredi 12 septembre, cinéma Spoutnik, 21h**  
Courts-métrages: la ville en pièces. Une

sélection de courts-métrages qui prennent la ville à rebrousse poil, la saisissant à bras le corps, la malaxant comme une matière première complexe dont on pourrait extraire les composantes en autant d'éléments premiers: rythmes, sons, gestes, mouvements, textures deviennent l'alphabet de la ville, pour une lecture sensorielle et décalée. En 9 petites pièces aux formes très variées, ce programme nous emmène du New York mythique et ultra réaliste jusque dans les bas-fonds de Paris, en passant par une utopie urbaine (Brasilia), la ville de Londres décapée par des explorateurs du quotidien, une ville au formes minimalistes et une pièce d'un immeuble retournée comme un gant. Ceci est une invitation au(x) voyage(s) dans les profondeurs insoupçonnées de nos villes contemporaines.

*Manhattan*, de Charles Sheeler (16 mm, Etats-Unis 1921, 10') – *New York Long Distance*, de Yann Beauvais (16 mm, France 1994, 9') – *Vacancy*, de Matthias Müller (16 mm, Allemagne 1998, 14') – *Feeling my way*, de Jonathan Hodgson (Beta SP, Grande-Bretagne 2000, 7') – *Ferment*, de Tim Macmillan (Beta SP, Grande-Bretagne 2000, 6') – *Frame*, de N:Ja (Beta SP, Autriche 2002, 7') – *Blight*, de John Smith (Beta SP, Grande-Bretagne 1999, 12') – *Drill*, de Takashi Ito (16 mm, Japon 1983, 5') – *Terminus for you*, de Nicolas Rey (16 mm, France 1996, 10')

**Vendredi 19 septembre, rue de la Rôtisserie, dès 18h**  
Performance ZebraLab, *Regard dans les Yeux de la ville*. L'association ZebraLab a proposé «d'habiter» l'esplanade du Perron avec un dispositif d'images, d'intervenir et d'interagir visuellement sur l'espace du parking transformé pendant la manifestation *Les yeux de la ville*. Histoires de parcourir la ville autrement: projections diapositives, installations vidéo et boucles Super-8, diffusion de films réalisés au laboratoire sur des moniteurs vidéo, performances visuelles... Avec des projets de François de Limoges, Guillaume Marmin, Gaël

Moissonnier, Colas Ricard, Catherine Tissot, Laurent Valdès et Liora Zittoun, Xavier Ripolles

**Multiplés projections et installations** sur toute la place dès 18h: *Sans titre*, de Liora Zittoun, 2002, 3'37" (Super-8, vidéo proj) – *Drive-In*, de Xavier Ripolles, 2003, 5' (fiat jaune) – *Plans U* de Catherine Tissot, 2001, en boucle (triple proj diapos, ) – *Sans titre*, de Laurent Valdès, 2003 (double proj vidéo) – *Feux éphémères*, de Catherine Tissot, 2003 (16mm, 2 x 3')

Diffusion d'une sélection de films sur la ville: *G monde Angers*, de Colas Ricard, 2003, 1'30" (super-8 vidéo) – *La beauté est dans la rue*, de Colas Ricard, 2003, 1'30" (super-8 vidéo) – *Minute Papillon*, de Colas Ricard, 2003, 1' (super-8 vidéo) – *Berlin, de passage, passage, oiseaux de passage*, de Maya White et Alexandre Simon, 1998, 10' – *Your own gods*, de Maya White et Alexandre Simon, 1999, 9'11" – *Sarajevo*, de Sandra Roth, 2000, 8' – *Un îlot dans la ville*, de Ulrich Fischer, 1999, 20'

Grand écran I - **Projection**  
21h - *Point de vue*, 12 séquences urbaines de Catherine Tissot, 2003, 64'  
22h15 - **Blind Test**, de Guillaume Marmin, 2003, 12' (super-8)  
22h30 - *Genève on G8*, de Colas Ricard, 2003, 8' (4 film super-8)  
23h30 - *Têtes de ville*, de Sonia Blanquet et François de Limoges, 2003, 60'  
00h30 - *Téléguide*, de Robert Grassi et François de Limoges, 2001, 60'

Petit écran II - **Projection et performance**  
22h30 - *Beograd 03*, de Guillaume Marmin et Gaël Moissonnier, 2003, 12'  
22h45 - *Le mur*, de Colas Ricard, 2000, 4' (16mm)  
23h - *Epiderme*, de Guillaume Marmin, 2003, 9' (16mm)

Environ une moyenne de 100 à 120 personnes ont assisté à chaque projection (avec des affluences de 300 personnes sur certains soirs).



La démarche de la Ville de Genève, en créant ces installations estivales et éphémères, a éveillé la curiosité de la Commune de Carouge et son désir de s'associer à une démarche similaire et pourquoi pas commune.

La visite des lieux nous a conforté dans notre volonté de :

- / **redécouvrir** des espaces (l'espace public est différent du domaine public),
- / **s'approprier** des lieux,
- / **sentir** la rue autrement,
- / **s'arrêter** pour voir le ciel,
- / **se rencontrer** avec un espace-temps différent,
- / **inventer** d'autres activités de rue,
- / **offrir** à la population la possibilité de s'exprimer quant aux lieux de vie de leur quartier,
- / **négoier** des intentions, des créations et des réalisations.

Nous espérons pouvoir «inventer» un tel lieu l'été prochain à Carouge et remercions encore la Ville de Genève pour sa disponibilité, ses rêves et son enthousiasme à faire participer la population au choix de son cadre de vie.

**FRANCETTE MEYER**  
Maire de la Ville de Carouge

